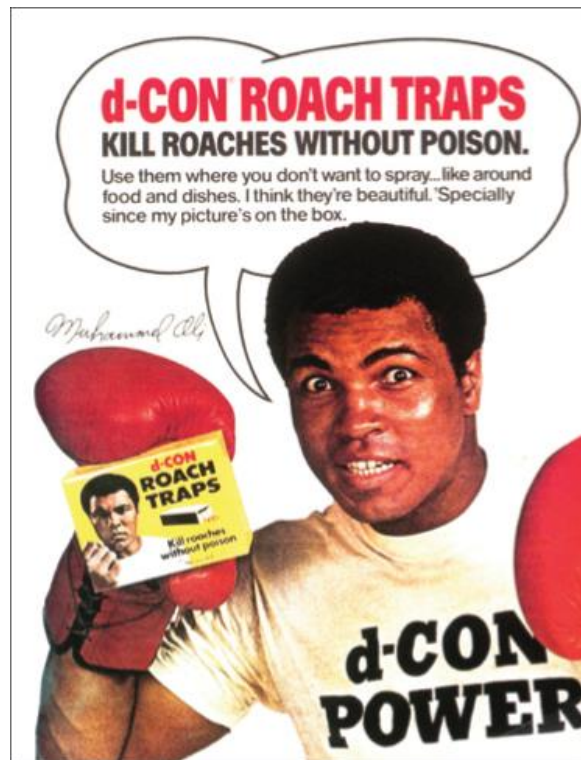


D

« Nous sommes toujours en désaccord avec le dictionnaire. »

Robert Desnos

d-CON



Trois allers-retours de d-CON dans la pièce et les punaises sont K.-O.

Muhammad Ali

Dancin' with the Stars

Saison 1 : Evander Holyfield ; saison 5 : Floyd Mayweather Jr ; saison 12 : Ray Sugar Leonard. Aucun des trois ne brillera vraiment... « Les vrais durs ne dansent pas » ; Laïla Ali (dont le père ne savait pas danser) sauvera l'honneur de la profession en finissant troisième de la saison 4.

Danger

Les défenseurs de la boxe ont beau jeu de (faire) constater que, statistiquement, la boxe est moins dangereuse que le deltaplane, l'alpinisme, la plongée sous-marine, l'équitation, etc., ce qui est tout à fait exact ; évidemment ils oublient qu'aucune de ces activités n'a pour but de nuire à son adversaire jusqu'à lui faire subir une « petite mort » de dix secondes qui peut se terminer par une mort réelle ayant l'inconvénient de durer davantage.

Danse

« Un danseur est à moitié nonne, à moitié boxeur »

Maurice BÉjart

On a assez souvent comparé à la danse le meilleur de la boxe et les meilleurs boxeurs à des danseurs, il y a cependant une différence essentielle et Twyla Tharp, qui s'y connaît un peu, l'a

définie avec précision : « Si vous faites une faute en dansant, vous avez honte, si vous faites une faute en boxant, vous êtes mort. »

Danza (Tony)

Né à Brooklyn le 21 avril 1951, Antonio Salvatore Iadanza voulait être champion du monde et gagner un Oscar. Vers la fin des années 70, [Tony Danza](#) a fait douze combats professionnels, mais il est, surtout, célèbre pour son rôle d'homme à tout faire dans *Madame est servie* (1984-1992). Tous les mômes de l'époque auraient voulu avoir un père aussi sympa que Tony Micelli. Il n'a pas été champion du monde, il n'a pas gagné d'Oscar, mais il a fait ce qu'il a pu. Au départ, ce n'était pas évident, à l'arrivée, c'est pas si mal.

Dauthuille (Laurent)

13 secondes, le destin de Laurent Dauthuille s'est joué à 13 secondes près, celles qui lui ont manqué pour être champion du monde des poids moyens le 13 septembre 1950.

Dauthuille avait déjà rencontré Jake LaMotta le 21 février 1949, et il l'avait battu aux points. De loin. Le combat-revanche avait lieu pour le titre à l'Olympia Stadium de Detroit. « Le Tarzan de Buzenval » domptera « Le Taureau du Bronx » jusqu'à la 15^e reprise. Facilement les 11 premiers rounds, crânement les 3 suivants. À ce moment-là, le premier juge a 4 points d'avance, le deuxième, 2 points d'avance et le dernier, 8 points d'avance, tous à l'avantage du Français. Il ne lui reste plus qu'à gérer cette avance confortable, ce qu'il ne fera pas, mal conseillé par son coin... « Frappe ! Frappe ! Frappe ! » et, sans doute, entraîné par son tempérament peu porté à la réflexion.

D'après Nat Fleischer, les [30 dernières secondes](#) de ce combat seront parmi les plus excitantes qu'il lui ait été donné de voir. En un seul crochet du gauche, Jake LaMotta renversera le cours du combat, la série suivante abattra Dauthuille qui finira étendu sur la corde la plus basse du ring. Sa chance était passée, il ne serait jamais champion du monde alors qu'il ne lui restait plus que 13 secondes pour l'être.

13 secondes* !

Ce combat est considéré comme étant le dernier « grand » combat de Jake LaMotta ; cinq mois plus tard, « Le Taureau du Bronx » perdra son titre contre Robinson avant de quitter définitivement le devant de la scène. Pour sa part, Laurent Dauthuille ne retrouvera jamais une chance mondiale, il arrêtera les frais deux ans plus tard.

La suite est triste comme un mélo, bien sûr, Dauthuille n'est pas n'importe qui, il peut encore faire illusion, battre de bons boxeurs (Paddy Young, Tony Janiro), faire match nul avec Robert Villemain mais lors de ses trois derniers combats il perd aux points contre Charles Humez (après l'avoir envoyé au tapis au quatrième) et avant la limite face à Johnny Bratton puis au « modeste » Mickey Laurent. Cette dernière défaite au Vel' d'Hiv' avait été suffisamment dramatique pour que la Fédération impose à Laurent Dauthuille trois mois de réflexion (réfléchir à quoi ?) à l'issue desquels la Commission médicale de la Fédération décidait de lui retirer sa licence. « Le Tarzan de Buzenval » ne sait rien faire d'autre que boxer, il ne lui reste pas un rond sur les quarante millions de francs qu'il a gagnés, il supplie le Président de la FFB, Emile Grémaux, de l'autoriser à boxer de nouveau...

« Dans quelques jours, c'est Noël... j'ai pas de quoi offrir un jouet à mes gosses ! » La Fédération fait un geste, ce sera le dernier, cette année-là, les enfants Dauthuille fêteront Noël, ce sera la dernière.

Laurent Dauthuille essaiera d'oublier ses désillusions, et quoi de mieux que l'alcool pour tenter de le faire. Un peu de catch au début, quand la forme est encore bonne et les abdos pas encore recouverts par la mauvaise graisse. Un peu de cinéma puisque l'on a encore une belle gueule (*Les pépées font la loi !* avec Louis de Funès avant qu'il ne soit célèbre). À l'image de Martine Carol

dans Lola Montes de Max Ophuls, « Le Tarzan de Buzenval » sera exhibé comme un phénomène de foire à l'Alcazar de Paris par Jean-Marie Rivière qui l'avait repêché aux Halles où il était porteur. Il racontera tous les soirs les trois minutes les plus dramatiques de sa vie pour 300 balles.

Et puis pompiste

et puis balayeur

et puis mourir à 47 ans à Rueil-Malmaison.

Une salle de sports porte son nom.

À Rueil-Malmaison.

* 13 secondes et, peut-être, 800 grammes, ceux qu'il sera obligé de perdre avant le combat.

Davey (Chuck)

Les mères de famille auraient invité Chuck Davey à goûter leur tarte aux pommes avant qu'il aille faire un tour au *drive-in* avec Patricia, sûres qu'elle étaient de voir revenir Patricia intacte. Les barmen qui, à force de regarder la Cavalcade Gillette, étaient devenus des experts, ne pouvaient pas supporter cet étudiant qui ne buvait pas, ne fumait pas et téléphonait à sa mère chaque fois qu'il avait gagné.

« Tu vas voir ce qu'il va prendre le frisé quand ils vont sortir les menottes à Rocky », c'était ce que disaient les barmen avant que Chuck donne une leçon à Graziano.

– Rocky a jamais pu piffer les gauchers, c'est tout... tu vas voir ce que Gavilan va lui mettre !

Un barman ne se trompe pas deux fois, avant d'aller violer Patricia sur la banquette arrière, Gavilan a remis Davey à sa place : le siège du conducteur de la Chevrolet. Le Cubain a envoyé l'étudiant au tapis dès le premier round, pour se foutre de sa gueule, il a boxé en gaucher au 5^e et au 6^e, le combat a été arrêté à l'appel de la 10^e, Gavilan avait 10 points d'avance.

– Il a vu la différence le même... il était chez les hommes, ça lui a fait bizarre.

Chuck Davey a essayé une autre fois d'aller faire un tour du côté des hommes, son combat contre Art Aragon a tourné à la confusion, défaite aux points. L'idole des ménagères est retournée s'occuper de sa famille (9 enfants, 26 petits-enfants), de ses affaires (une fortune dans les assurances). Devenu président de l'US Boxing Association, Chuck Davey s'est lancé dans le marathon, il le courait encore à plus de 70 ans, avant de se fracturer une vertèbre cervicale en faisant du *body-surfing* et de mourir à 77 ans des complications de sa paralysie.

Quant aux ménagères, elles ont arrêté de regarder la Cavalcade Gillette pour se contenter de surveiller leur tarte aux pommes. Et Patricia.

Davis (Al)

Né Albert Abraham Davidoff à Brownsville, surnommé « Vroomy » puis « Bummy », professionnel à quinze ans, l'un des meilleurs crochets gauches de l'Histoire.

En 1939, il mettra fin à la carrière de Tony Canzoneri, son aîné de onze ans, l'année suivante un autre vétéran, Lew Ambers, le renverra à ses études. Pour finir l'année 1940, Al Davis rencontre Fritzie Zivic (cent vingt-huit combats, à l'époque), en moins d'une minute, comme à son habitude, Fritzie a distribué coups de tête et coups de coude, sans compter ses deux spécialités préférées : le pouce dans les yeux et le frottis de lacets, tout cela si bien fait que l'arbitre ne s'en aperçoit pas. Revenu dans son coin, Davis se plaint que Zivic essaie de l'aveugler, ce qui, effectivement, est le but de la manœuvre. Second round, Zivic continue son festival de coups défendus puisqu'il n'a aucune raison d'arrêter et que Davis a l'air d'y voir encore à peu près clair. « Bummy » pète les plombs... « Tu veux te la jouer comme ça, fils de pute ! on va la jouer comme ça ! » et il balance une demi-douzaine de crochets très au sud de la ceinture du short de Zivic. L'arbitre les sépare, il

disqualifie Davis qui ne se démonte pas, il envoie un coup de latte à l'arbitre et retourne dérouiller Zivic, il faudra le service d'ordre du Madison Square Garden au complet, les hommes de coin et quelques flics pour empêcher Davis de continuer le massacre, tout ça sous une pluie de bouteilles de bière, de mégots de cigare et les huées des 17 000 spectateurs. Le lendemain, la commission de l'état suspend Davis à vie et lui inflige une amende de 2 500 dollars.

Huit mois plus tard, la Commission revient sur son jugement, elle autorise Davis à disputer le combat-revanche contre Zivic à la condition qu'il abandonne le montant de sa bourse aux œuvres de charité de l'Armée de terre. Davis ne pèse pas loin de cent kilos, Zivic, comme d'habitude, est en pleine bourre, l'arbitre arrête le combat au dixième round.

Trois ans plus tard, le 18 février 1944, toujours au Madison Square Garden, Davis électrocute Bob Montgomery en 63 secondes. Il gagne les combats qui se gagnent tout seuls et perd ceux pour lesquels il faut faire un effort, contre Beau Jack et Henry Armstrong par exemple, mais accepte de rencontrer la dernière sensation en date : Rocky Graziano. Crochet gauche contre cross du droit, 2^e round, match nul, ils vont tous les deux à terre ; au 3^e, Graziano envoie « Bummy » au tapis alors que le gong a sonné, l'arbitre décide que la faute est involontaire malgré les protestations du clan Davis. Ce dernier entame le 4^e dans le cirage et l'arbitre arrête le combat 44 secondes plus tard.

Al pense à prendre sa retraite, il a gagné une petite fortune, acheté deux chevaux de course et revendu son bar à un copain. Le 21 novembre 1945, l'ancien et le nouveau taulier bavardent tranquillement lorsque quatre types énervés, revolver au poing, font irruption. Davis essaie de négocier calmement : « Laissez-le tranquille, il vient juste d'acheter ce bar... foutez-lui donc la paix ! » L'un des types lui répond : « Si tu t'occupais plutôt de tes affaires ? » Faut pas faire chier « Bummy », l'arrogance du mec lui rappelle celle de Zivic, il lui casse la mâchoire, ses trois acolytes, comprenant que ça va pas se passer comme prévu, prennent la fuite tout en défouraillant dans tous les sens. Bummy prend une balle perdue dans le bras, au lieu d'arrêter les frais, il continue la poursuite, il prend deux balles supplémentaires, une dans le cou, une autre dans le poumon.

Deux balles de trop.

Il avait 25 ans et laisse derrière lui une veuve et son fils âgé de 2 ans.

Davis (Catherine « Cat »)



Davis (Miles)



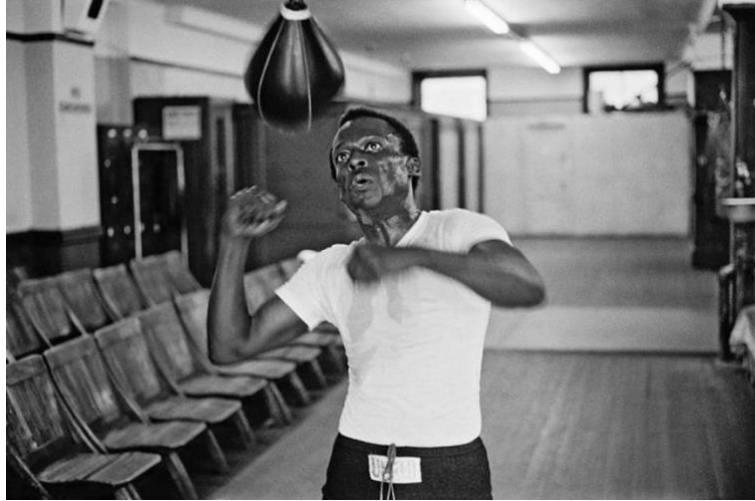
« Quand vous avez la technique, vous n'êtes plus obligé de vous en servir. »
Miles Davis

« Si tu fais une faute, répète-la, insiste, surtout ne la corrige pas. »
Miles Davis

Miles Davis a toujours voulu être boxeur, mais même affûté comme une lame, même s'il s'entraînait quatre fois par semaine, de préférence au Stillman's (« Frappe pas en haut, j'ai un concert ce soir ! »), il ne l'a pas été. Johnny Bratton était son idole, il adorait Roberto Duran, mais Miles s'identifiait à Jack Johnson plus qu'aux autres champions noirs, il cultivait son élégance, son mépris des conventions, son goût pour la provocation, pour les sapes, les femmes blanches (Gréco ! Gréco ! Gréco !) et les voitures rapides (Ferrari 250 California Spider, 250 GT Lusso, 275 GTB, Testarossa).

À l'origine, les deux morceaux composant l'album : « Right Off » et « Yesternow », servaient d'accompagnement musical à un documentaire produit par Bill Cayton en 1970 sur le premier Noir champion du monde toutes catégories. Pour « [A Tribute To Jack Johnson](#) », Herbie Hancock était aux claviers, John McLaughlin à la guitare, Steve Grossman au saxophone soprano, Bill Cobham à la batterie, Michael Henderson à la guitare basse et Teo Macero à la production.

C'est l'un des premiers enregistrements où Miles s'essaie à mixer jazz, hard-rock et funk (la ligne de basse de « Yesternow » est démarquée de « [Say It Loud - I'm Black and I'm Proud](#) » de James Brown) et où il s'essaye à l'effet wah-wah sans se soucier de l'opinion publique ni des critiques des ayatollahs du genre. La seule chose qu'il avait en tête, c'est le bruit d'un train sur les rails (Blong ! Blong ! Blong !) et celui fait par les chaussures de boxe sur le tapis d'un ring (Tsss ! Tsss ! Tsss !).



Jack Johnson est considéré comme l'un des meilleurs poids lourds de l'histoire et l'hommage que lui a rendu Miles Davis comme l'un de ses meilleurs albums.

Déclin

Évidemment, le destin, c'est le déclin, mais les boxeurs sont particulièrement imperméables à cette réalité.

Défense

« [...] contre les experts de la défense,
l'ennemi ne sait pas où attaquer. »
Sun Tzu

Il semblerait que l'évolution de la boxe fasse de plus en plus abandonner aux boxeurs actuels ce qui permettait aux anciens pugilistes de mener des carrières à rallonge. Les mouvements de « défense passive » : parer, bloquer, chasser ne sont quasiment plus utilisés de nos jours, même par des boxeurs défensifs, au détriment des seules esquives, de préférence rotatives.

Le public n'aime pas beaucoup les boxeurs défensifs, soupçonnés de ne pas « jouer le jeu », le jeu étant d'après eux : prendre des coups (le plus nombreux possible) et les rendre (idem).

Le pire des spectacles, celui qui peut voir la foule se déchaîner, étant la rencontre de DEUX boxeurs défensifs où il peut, effectivement, ne RIEN se passer.

Wilfredo « El Radar » Benitez, George Benton, Ken Buchanan, Joe Gans, Sam Langford, Benny Leonard, Nicolino « El Intocable » Locche, Floyd Mayweather Jr, Willie « O' The Wisp » Pep, Pernell "Sweet Pea" Whitaker.

DeJohn (les frères)

Thomas, Johnny, Carmen, Ralph et Joey, tous natifs de Syracuse, tous boxeurs.

Joey, le plus doué des cinq, est l'exemple même du boxeur passé à côté de sa carrière. Il frappait comme un sourd, mais s'entraînait quand il lui tombait un œil, buvait comme un trou et fumait comme un pompier. En revanche, comme souvent les vrais puncheurs, Joey avait une mâchoire en verre, moyennant quoi, si on laissait passer l'orage, on avait une bonne chance de le voir s'éteindre doucement avant de se coucher tout seul. Jake LaMotta (vainqueur au septième) a

toujours refusé de lui accorder une revanche (« J'ai encore des bleus », avait-il l'habitude de répondre lorsque la question revenait sur le tapis), Robert Villemain (vainqueur au neuvième) proposait que les boxeurs se cotisent pour que Joey prenne une retraite anticipée.

Il est mort tranquille à l'âge respectable de 81 ans.

À Syracuse.

Ralph, à qui il manquait deux doigts de la main gauche, disputera 71 combats (53 victoires), il a battu Babe Risko avant la limite et donné du mal à Joey Maxim.

Carmen a seulement 30 combats au compteur (20 victoires).

Mike (59 combats, 46 victoires) perdra contre des poids lourds d'envergure (George Chuvalo, Eddie Machen, Zora Folley et Sonny Liston).

Johnny, l'aîné, sera manager de Carmen Basilio.

Thomas, le plus sage de tous, se contentera d'une carrière amateur honorable avant de travailler comme maçon toute sa vie, et de mourir à 83 ans.

À Syracuse.

Dempsey (Jack)



Il y a eu un Jack Dempsey avant Jack Dempsey, surnommé « L'Immortel », ce qui n'est pas le cas dans la mémoire du public. Il est vrai que l'on a eu le temps de l'oublier, né en 1862, il est mort en 1895 de la tuberculose, tout cela sans compter que Jack « The Nonpareil » Dempsey ne s'appelait pas Jack Dempsey, mais John Edward Kelly.

John V. Grombach le catalogue comme le meilleur poids welter de l'histoire juste derrière Ray Sugar Robinson, Tracy Callis comme le meilleur boxeur de tous les temps derrière Bob Fitzsimmons et Ray Sugar Robinson... c'est dire ! Il semblerait qu'il ait été un technicien hors-ligne, élégant sur le ring comme dans la vie, un type cultivé, charmant, porté sur la bouteille... tout pour (me) plaire !

Son homme d'affaires, M.J. McMahon, fera graver un poème sur sa tombe.

No rose, no shamrock could I find

*No mortal here to tell
Where sleeps in this forsaken spot
The Immortal Nonpareil*

Dempsey (Jack)

« Au départ, j'étais pas très bon, ensuite,
j'ai pas fait beaucoup de progrès »

Jack Dempsey

Jack Dempsey éclipsait tout le monde par le seul fait d'être là... c'est le privilège des stars. Et Jack Dempsey a sûrement été la première star de la boxe, ne serait-ce que par les sommes astronomiques qu'il a récoltées sur les rings. Né dans la misère à Manassa dans une famille de neuf enfants, métis d'Irlandais et de Cherokee avec un peu de Juif dedans (son arrière-grand-mère paternelle s'appelait Rachel Solomon), il sera le premier boxeur à franchir la barre du million de dollars.

L'enfance de Jack et ses débuts ne sont pas très originaux – mélo ! mélo ! mélo ! –, suffisamment pittoresques pour encourager ses futurs biographes (et ils seront nombreux). Après avoir, sur les conseils de son frère, mastiqué la gomme des pins afin de développer une mâchoire à toute épreuve, Jack quitte sa famille mormonne à seize ans pour brûler le dur. Il partage la vie des *bobos*, manque plusieurs fois passer sous les roues des trains au bord desquels il voyage en fraude, il loue ses bras dans les bleds où il s'arrête, s'endurcit en boxant contre des types plus vieux et plus lourds que lui pour une poignée de fèves.

– J'sais pas chanter, j'sais pas danser, mais j'peux casser la gueule de n'importe quel plouc ici présent ! Y a un client ?

À force de démolir dans des bars tous ceux qui relèvent le défi, il finit par être remarqué par un escroc déguisé en manager (à moins que ce ne soit l'inverse ou bien un pléonasme), Jack « Doc » Kearns.

Escroc ou pas, peu importe, Jack Kearns a construit Dempsey, il l'a nourri correctement, il l'a fait s'entraîner correctement, il l'a engagé dans les combats qu'il fallait au moment où il fallait ; il a fait son job correctement et Jack a fait le sien le plus correctement possible : frapper des deux mains, esquiver un peu, beaucoup encaisser et garder cette agressivité issue des bagarres de saloon. Il suffit de regarder son combat contre Jess Willard pour comprendre la méthode : « Le Géant de Pattawatamie » ressemble à un labrador somnanbule, Dempsey à un lynx sous speed. L'effet produit est décuplé par les anciennes règles qui permettaient à l'agresseur de ne pas se retirer dans un coin neutre et d'avoir le droit de frapper son adversaire aussitôt que ses genoux n'étaient plus à terre... Sept *knock-down* au premier round ! L'ex-cow-boy restera sagement dans son coin à l'appel de la quatrième reprise avec quelques côtes cassées, une fracture de la mâchoire et une demi-douzaine de dents en moins. Encore sonné, il ne cessait de répéter comme un mantra : « J'ai une ferme dans le Kansas et 100 000 dollars à la banque... J'ai une ferme dans le Kansas et 100 000 dollars à la banque... J'ai... » Willard avait souffert de dégâts si importants infligés en si peu de temps que l'on soupçonnera longtemps Dempsey d'avoir dissimulé « quelque chose » dans ses gants ou utilisé des bandages durcis au plâtre de Paris, ce qui n'était pas le cas.

En tous les cas, c'est rare, le 4 juillet 1919 à Toledo (Ohio), l'Indien a étrillé le cow-boy.

Dempsey traînera longtemps une série de casseroles, entre autres son attitude pendant la guerre et son divorce d'avec sa première femme, une prostituée épousée alors qu'il était très jeune, avant de toucher le cœur du public, après sa défaite contre Gene Tunney, pour ne plus jamais le quitter.

El Morocco !
Delmonico's !
Cotton Club !

Hotsy Totsy Club !

Estelle Taylor, sa deuxième femme, était une actrice relativement connue* ces années-là, ils joueront ensemble une pièce à Broadway et tourneront un film à Hollywood. Deux désastres !



Sa troisième femme, Hannah Williams, était également actrice (sacrément jolie aussi !), ils auront deux filles, Joan et Barbara.



À presque cinquante ans, il épousera Deanna Piatteli qui avait vingt ans de moins que lui.

Après avoir été sacré champion du monde, Dempsey ne disputera que huit combats en sept ans, mais il amassera une fortune considérable. Sa *love story* avec le peuple américain durera plus d'un demi-siècle, il ouvrira en face du Madison Square Garden un [restaurant](#) qui deviendra une institution au même titre que son gâteau au fromage.



Jack Dempsey posera des milliers et des milliers de fois, le bras posé sur les épaules de ses clients venus de Paris (Texas), Rome (Georgie), Moscou (Indiana) et d'Athens (Ohio) pour lui serrer la main, il signera des milliers et des milliers de menus pour eux, sans jamais montrer le moindre signe de lassitude.

Toujours souriant.

Des milliers et des milliers de fois.

À 74 ans, il étendra deux types qui avaient trouvé malin de l'agresser dans la rue**... « J'les ai laissés là et j'me suis barré ! »

Il mourra d'une crise cardiaque en 1983, il avait 87 ans.

* « Elle jouait aussi mal que moi et je jouais très mal. »

** L'anecdote est sujette à caution.

DePaula (Frankie)

Les femmes viennent de Vénus, les vrais mecs du New Jersey et Frankie DePaula était du New Jersey tout comme Jake LaMotta, Rocky Marciano, Guliero Papaleo (dit Willie Pep), Carmen Basilio, Rocky Graziano, Joe Giardello ou Bruce Springsteen... rien que des vrais mecs avec une sacrée paire dans la coquille ! Frankie n'a jamais été champion du monde comme ses petits copains, tout simplement parce qu'il avait beaucoup d'autres choses à faire, un tas d'occupations pas nécessairement passionnantes (boire, raconter des conneries, fumer, bayer aux corneilles), mais en tous les cas moins fatigantes qu'aller s'enfermer dans une salle d'entraînement pour sauter à la corde et transpirer pour perdre du poids.

Dès son plus jeune âge, Frankie s'est montré amateur de « bonnes blagues ». Après avoir piqué vingt dollars dans la boîte à chaussures où sa mère planquait ses économies, il louera un cheval qui sèmera la panique dans les rues de Jersey City et créera un embouteillage monstre ; à peine un peu plus vieux, il « empruntera » un camion de pompiers garé pas très loin de chez lui

(Duncan & Bergen Avenue) avant – sirène à fond – de se faire arrêter aux alentours de Lincoln Park.

Têtu comme une mule et avec la même force de frappe que l'animal éponyme, beau gosse, gai, généreux, sympa comme tout, Frankie était – pour l'essentiel – un bagarreur compulsif dont les talents seront vite remarqués par les amateurs et les professionnels du coin. Protecteur de sa communauté, employé comme videur par Gary Garafola, mafieux notoire, tenancier d'une boîte de nuit louche (le Rag Doll), il y fera la connaissance de types aussi peu recommandables que Mario le Nain (« Faut le porter pour qu'il pisse pas à côté des urinoirs du Madison Square Garden ! ») ou Wimpy « The Shadow » Vincente, tueur monté sur semelles de crêpe. C'est grâce à des fréquentations de ce genre que Frankie se retrouvera une première fois en prison, où il fera la connaissance de Rubin « Hurricane » Carter.

Une fois remis en liberté – Tony Amato, son premier manager, étant mort électrocuté dans des circonstances mystérieuses –, DePaula reprendra sa carrière sous la direction de Gary Garafola. S'il avait tous les moyens physiques pour devenir un champion, sans compter un style spectaculaire et un charisme certain (les ouvriers italiens étaient le socle de son *fan-club*, leurs frangines nageaient dans leurs culottes aussitôt qu'il grimpeait sur le ring, Sinatra assistait à tous ses combats), Frankie ne s'entraînait pas vraiment comme il aurait fallu, il préférait jouer, boire, se droguer et baiser toutes les jolies filles du voisinage (qui ne demandaient que ça). Il claquait des doigts et elles tombaient comme des mouches, tellement irrésistible que leurs mères les *encourageaient* à sortir avec lui ! rien que pour l'apercevoir... lui, un type qui attirait les emmerdes et que les emmerdes attiraient. Tout cela sans compter que, sportivement parlant, il avait une nette tendance à se désintéresser de ce qui se passait sur un ring s'il n'avait pas réussi à envoyer son adversaire au tapis pour le compte dès les premiers rounds. Sa force de frappe, son courage et son style assez proche de celui de Joe Frazier (en moins technique, mais forcément plus imprévisible puisque moins technique) suffiront pour que les organisateurs du Madison Square Garden lui proposent de rencontrer Dick Tiger qui venait juste de perdre son titre de champion du monde contre Bob Foster (« Si Bob Foster l'a foutu en l'air, je vois pas de raison que je le foute pas en l'air non plus ! »). Le combat tiendra toutes ses promesses et même davantage, il sera sacré « Combat de l'année » par *Ring Magazine*. Les deux boxeurs iront à terre chacun leur tour et finiront épuisés, incapables d'échanger un seul coup durant la dernière reprise (est-il nécessaire de préciser qu'ils ne s'en étaient pas privés le reste du temps ?). Dick Tiger sera déclaré vainqueur aux points, mais la prestation de Frankie suffisamment appréciée pour qu'on lui propose de rencontrer Bob Foster, titre en jeu. Le lendemain de son combat, DePaula prendra l'avion pour Las Vegas, histoire d'y dépenser l'intégralité de sa bourse.

Après avoir envoyé Foster au tapis [dès le début de la première reprise](#), DePaula le visitera à son tour... trois fois, ce qui suffira pour mettre fin à la rencontre. Frankie sera soupçonné d'avoir « plongé », Teddy Brenner, l'organisateur du Madison Square Garden, déclarera plus tard que ce combat est l'une de ses plus grosses erreurs.

L'année suivante, Frankie DePaula, Gary Garafola et Richard Phelan seront arrêtés pour vol (80 000 dollars de cuivre en lingots) par le FBI. DePaula et Garafola seront acquittés, mais la carrière de boxeur de Frankie était derrière lui ; après sa rencontre avec Bob Foster, il disputera seulement deux combats... en Pennsylvanie. Dans le New Jersey, en revanche, sa carrière de séducteur ne donnait aucun signe de faiblesse ; bien que marié et père de quatre enfants, DePaula ne pouvait s'empêcher de courir après tout ce qui bougeait, y compris la belle-fille de Martin Casella, membre éminent de la famille Genovese. Ce sera sa perte. Dans la ruelle longeant le domicile de sa maîtresse, Sharon Elwell (18 ans), « Quelqu'un » lui logera deux balles de calibre .45 dans la colonne vertébrale. Paralysé, Frankie DePaula mourra quatre mois plus tard de pneumonie.

Soupçonnés, puis accusés d'agression et de tentative de meurtre, Gary Garafola et Richard « Ricky » Phelan (pour qui les choses étaient claires : « Personne ne peut m'accuser d'être honnête ! ») seront acquittés le 2 mars 1971.

Garafola continuera de hanter le milieu de la boxe.

Phelan, paralysé après que le père d'un type qu'il avait flingué (légitime défense !) lui eut tiré dessus, succombera, quelque temps plus tard, à ses brûlures, trois jeunes farceurs l'ayant arrosé d'essence alors qu'il prenait l'air – tranquille – dans un jardin public... la jeunesse du New Jersey est turbulente.

Sharon Elwell sera abattue quelque années plus tard.

L'affaire DePaula reste à jamais irrésolue.

Sur la tombe de Frankie, on peut lire : « Vivre dans le cœur des hommes, c'est vivre pour toujours ».

Dettinger (Christophe)



D'origine yéniche (comme Yul Brynner, Stefan Eicher, François Remetter, Bibi et Bobo Lorcy), Christophe Dettinger (« Le Gitan de Massy ») a été champion de France lourd-léger du 30 octobre 2007 au 3 mai 2008. Célèbre pour avoir boxé le bouclier et la visière de casque d'un gendarme mobile le 5 mai 2019 sur la passerelle Léopold-Sédar-Senghor à Paris, ce qui en fera un temps le porte-drapeau des gilets jaunes et la tête de Turc des adversaires du mouvement.

Il aurait été tennisman, on n'en aurait pas parlé.

Dictionnaire

« Balzac voulait faire concurrence à l'état-civil, moi, c'est simplement au dictionnaire. »

Georges Pérec

Ceci n'est pas un dictionnaire de la boxe.

Dieu (Raymond)

« Il est vêtu d'un joli peignoir de soie bleu électrique,
Raymond, avec dans le dos son nom incrusté de satin : Ray Dieu.
Cela fait dans mon esprit un mélange de cirque,
de jazz et de secte anabaptiste. »

Jacques Perret

Et Dieu dans tout ça ?

Le nôtre s'appelle Raymond, né à Saint-Ouen le 16 août 1927, beau-frère de Robert Villemain.

Alors qu'il est classé en 3^e catégorie, qu'il n'a disputé qu'un seul combat (perdu) au Stade Buffalo, il se retrouve embarqué dans une tournée américaine par Jean Bretonnel qui croit en Dieu davantage qu'à ses intérêts... c'est dire s'il a la foi ! Il croit tellement en Dieu que, pour son premier combat à Milwaukee, il lui fait rencontrer Wilbur Dilley (12 combats), Raymond perd par K.-O. à la 3^e reprise d'un combat prévu en 4.

Jean Bretonnel ne se décourage pas pour autant, une semaine après, il oppose Dieu à Norman Hayes, 20 victoires (dont une sur Paul Pender qui sera champion du monde). Le combat est conclu en 10 rounds. Raymond perd par K.-O. à l'avant-dernière reprise, autant dire qu'il a eu tout le temps d'en profiter.

Jean Bretonnel réfléchit (c'est le rôle du manager) : 4 rounds, c'est trop court, 10 rounds, c'est trop long, il signe un combat en 6 rounds avec Jackie Wilson, 45 combats. Bien joué ! Y a du progrès ! Raymond perd aux points.

Jean Bretonnel a compris (c'est pas la moitié d'un con) : 6 rounds, c'est la distance idéale pour Dieu qui, faut-il le rappeler, compte désormais 4 défaites dont 2 avant la limite sur 4 combats disputés, il lui fait donc rencontrer Al Winn, 37 combats. Raymond perd par K.-O. à la 1^{re} reprise en 1 minute et 37 secondes.

Deux semaines de repos ne font pas de mal à Dieu qui gagne les 2 combats suivants, mais Raymond rôde, il perd les 4 autres, le dernier par K.-O. contre Bob Murphy qui compte la bagatelle de 72 combats, 64 victoires dont 55 par K.-O.

Bilan de la tournée triomphale de Raymond Dieu outre-Atlantique : 10 combats, 8 défaites dont 4 avant la limite. C'est indéniablement un succès, Jean Bretonnel s'en frotte les mains et s'en lèche les babines.

Mise au courant des exploits de Dieu, la Fédération Française de Boxe lui intimera l'ordre de rentrer à la maison, il pourra y disputer six combats supplémentaires avec des fortunes diverses avant d'arrêter les frais deux ans après avoir fait ses débuts au stade Buffalo, et non sans avoir pris sa revanche sur celui qui l'avait battu à l'époque, Yves Calamari.

Dieu, depuis, a disparu (il est peut-être mort).

DIOR

Dirty Dancin'

1. Luis Resto/Billy Collins Jr, 16 juin 1983, *no decision*
2. Evander Holyfield/Mike Tyson, 28 juin 1987, disqualification
3. Tony Galento/Louis Nova, 15 septembre 1939, K.-O.
4. Fritzie Zivic/Al "Bummy" Davis, 15 novembre 1940, disqualification
- 5 Ad Wolgast/ Joe "Mexican" Rivers, 4 juillet 1912, K.-O.
6. Sandy Saddler/Willie Pep, 26 septembre 1951, K.-O.
7. Gene Tunney/Harry Greb, 23 février 1923, aux points
- 8 Riddick Bowe/Andrew Golota, 11 juillet 1996, disqualification

9. Jack Johnson/Jim "Fireman" Flynn, 4 juin 1912, disqualification
10. Joe Gans/Battling Nelson, 3 septembre 1906, disqualification

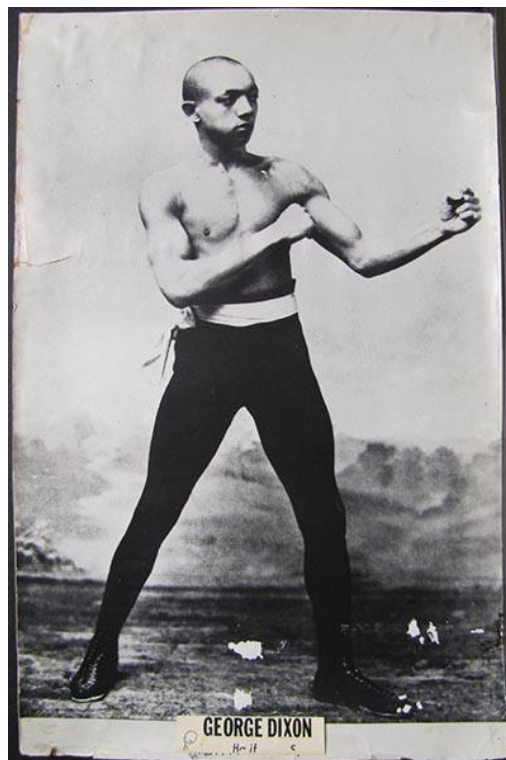
Distance

« *Garder ses distances*, demeurer sur la réserve pour éviter toute familiarité. »

Grand Larousse de la langue française

Il y a la bonne, la vôtre et puis l'autre. Celui qui gagne, c'est celui qui impose la sienne. La boxe a davantage de rapports avec la géométrie (dans l'espace) qu'on ne l'imagine.

Dixon (George)



À ses débuts, il ne pesait pas tout à fait quarante kilos, « Little Chocolate » sera champion du monde poids coq en 1890 (premier Noir et premier Canadien à le devenir) et des plume deux ans plus tard ; il défendra victorieusement son titre avant de le perdre en 1900. Ensuite, ce sera la belle vie et le mauvais whisky. Mort à trente-neuf ans sans un rond. Il aurait pu être oublié, mais il a traversé l'histoire à cause de sa photo, le crâne rasé, une drôle de bobine, des collants, la garde de Charlot surjouant les boxeurs... la « Belle Époque ! »

Djendoubi (Adel)

Il était en conditionnelle. Avant de faire son premier combat pro, il servait de *sparring* à Samuel Florimond quand, le 5 octobre 1999, deux types ont fait irruption dans la salle du Bon Secours à Marseille. Djendoubi a compris que ça sentait pas bon, il s'est carapaté via les vestiaires, un des types lui a tiré dessus par la porte entr'ouverte, c'est Karim, apprenti chauffagiste, qui n'y était pour rien qui a pris la balle.

Et qui est mort.

En novembre 2000, on retrouvera, sur le parking d'un hôtel de Vitrolles, le corps calciné d'Adel Djendoubi et celui de Raphaël Liminana qui, le 9 février 1999, avait échappé par miracle à une fusillade dans un bar, c'est Serge le patron qui n'y était pour rien qui avait pris la balle.

Et qui était mort.

Dokes (Michael)

« Le passé, c'est du passé, le futur, c'est pas encore, le présent, c'est *pasta* aux palourdes. »

Michael Dokes

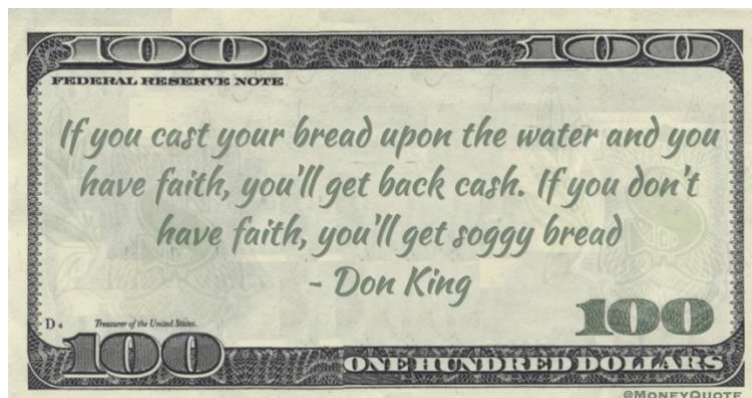
On dit de lui : « Il était doué, mais il a gaspillé ses dons ! » En amateur, alors qu'il est encore très jeune, Michael Dokes compte une défaite honorable face à Teofilo Stevenson en finale des Jeux panaméricains. On lui promet une carrière de superstar, seulement, en pro, il fait partie de la désastreuse écurie que Don King corneque ces années-là. Le 10 décembre 1982, sous les huées du public, il remporte le titre WBA en moins d'une minute face à Mike Weaver. Mike Dokes s'en fout, de retour à son hôtel, il fait trempette dans 20 000 dollars de Cordon Rouge.

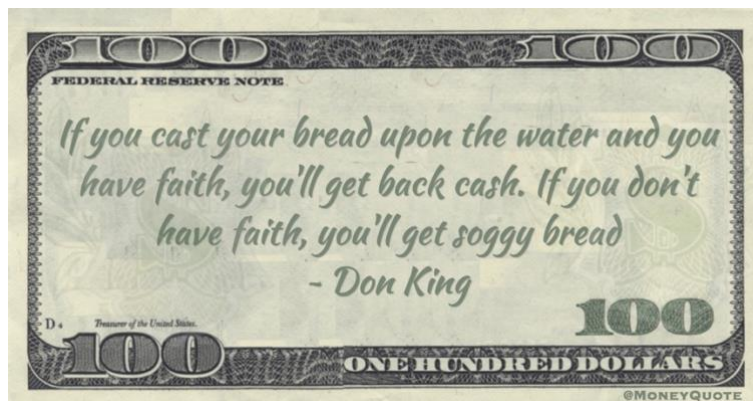
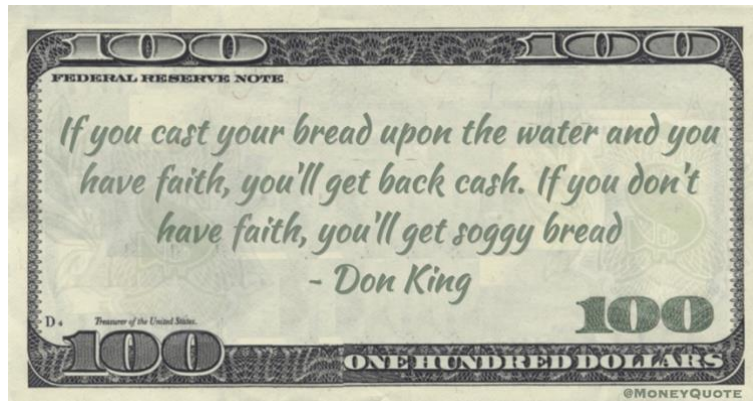
Dokes pratique une boxe spectaculaire, il adore faire le show, il imite à la perfection le « Ali shuffle », il distribue des roses aux femmes assises au premier rang, il jette son argent par les fenêtres comme l'on vidange par la bonde 20 000 dollars de champagne. Le 23 septembre 1983, il monte sur le ring les pupilles dilatées par la cocaïne qu'il s'est enfoncée dans les vestiaires. Il tient dix rounds face à la droite rafistolée de Gerrie Coetzee avant que Don King n'enjambe son corps étendu pour féliciter l'Africain du Sud.

Son régime : « Manger ! Manger ! Manger ! », faire descendre la *pasta* avec du chianti en abondance et entamer ensuite un régime amaigrissant en sniffant de telles quantités de cocaïne qu'il sera accusé d'en faire commerce après que la Police eut saisi ses provisions hebdomadaires. De 1984 à 1987, il visite régulièrement prisons, cliniques et postes de police, pas toujours dans cet ordre. Et pourtant, le 11 mars 1989, même s'il mettra dix minutes avant de pouvoir se relever de son tabouret à la dixième reprise, il mènera la vie dure à Evander Holyfield dans un des meilleurs combats de l'année. Le 6 février 1993, on ne sait comment, il se retrouve sur le même ring que Riddick Bowe qui le décapite. En 1998, il est condamné à dix ans de prison pour avoir laissé sa petite amie dans un état où il n'avait jamais laissé un seul de ses adversaires.

Libéré en 1998, il survivra tant bien que mal d'expédients à Las Vegas avant de retourner mourir du cancer du foie, là où il est né, Akron (Ohio), à 54 ans, le 12 août 2012.

Don (The)





« Au vrai, il se fout de tout, des bagnoles, de la bouffe, de la lutte des classes, du maillot jaune, du prix Goncourt, la seule chose qui le fasse bander c'est la boxe.

La boxe et le fric. »

Michel Audiard

Il y a deux sortes de gens qui traînent autour de ring : ceux qui aiment le boxeur et ceux qui aiment le vainqueur. Don King fait indéniablement partie de la dernière catégorie. Il a commencé sa carrière de promoteur, et il s'en vante, en conduisant la limousine de Joe Frazier, quelque heure plus tard il tenait le volant de celle de son vainqueur : George Foreman. On peut en déduire que Don King est un type dont il faut se méfier si on laisse tomber sa savonnette dans le douche.

C'est en souvenir, sans doute, de ce temps-là qu'un contrat qui lie un boxeur à Don King lie aussi, plus ou moins, son adversaire... on ne sait jamais ce qui peut arriver ! Un post-scriptum spécifie que, si son champion est battu, Don King est intéressé à la première défense du nouveau champion. C'est cette fine fleur juridique qui a coûté 200 000 dollars à Franck Tiozzo, organisateur du dernier combat de son frère Fabrice qui avait, quelque mois plus tôt, conquis le titre de mi-lourd aux dépenses de Mike McCallum (par ailleurs déclaré positif au contrôle antidopage, mais absous par la WBC, la fédération aux ordres de Don King). Cela peut sembler surprenant, d'habitude on ne part jamais avec le beurre et l'argent du beurre après avoir violé la crème, mais le contrat que l'on signe avec Don King, mieux vaut en lire toute la ligne, y compris celle écrite en tout petit au bas de la dernière page, un peu comme il est recommandé de le faire soi-même lorsqu'on épiluche son contrat d'assurance.

C'est justement en jouant au plus fin avec la Lloyd's que King a failli trébucher, pour une obscure affaire de prime d'assurance empochée vite fait (350 000 dollars tout de même... il n'y a pas de petit profit), Don King risquait quarante-cinq ans de prison, un peu à la manière dont Al Capone était tombé pour une banale affaire de fraude fiscale. La justice américaine a de subtilités

qui peuvent vous rattraper au tournant. Il faut croire que ce King-là n'est pas le roi de Kong, puisque l'affaire s'est terminée par son acquittement et que le avocat de la City qui n'ont, pourtant, pas la réputation d'être manchots sont retournés à leur chère étude. Détail amusant, le rôle d'Elliott Ness était tenu dans cette affaire par l'un de ses anciens collaborateurs : Joseph Maffia. Ça ne s'invente pas...

Ce n'était pas, bien sûr, la première fois que Don King avait affaire à la justice. En 1954, meurtre : « légitime défense ». Acquitté. Douze ans plus tard, rebelote, « homicide involontaire ». Total : deux morts, quatre ans de prison. En garçon intelligent, Don King eut vite fait de comprendre que les jeux clandestins comportaient trop d'aléas et la boxe lui apparut comme un terrain plus propice à l'éclosion de ses multiples talents. Ce qui ne manquera pas de se produire, il devient en peu de temps le promoteur de roi (Ali, Frazier, Foreman) et le roi de promoteur.

En 85, on ne plaisante plus : fraude fiscale. Acquitté. Sa secrétaire écopera de quatre mois d'emprisonnement pour négligence. Bien fait ! Toujours est-il que depuis sa première inculpation l'ancien garçon de course de la Mafia de Cleveland a pris du poids : 130 kilos, quelques dizaines de millions de dollars en banque et surtout la plus belle écurie de boxeurs de la planète : Virgil Hill, Thomas Hearns, Michaël Carbajal, Jesse James Leija, Frankie Lile, le frère Norri, mais surtout Julio Cesar Chavez et Mike Tyson. L'un à qui il suffit d'apparaître pour voir s'affoler le CAC 40 et le vendeur de chez Verface, l'autre à qui il fait signer des contrats en blanc puisqu'il ne comprend pas l'anglais ; moyennant quoi, bien que battu plusieurs fois sur le ring, le chicano est toujours champion du monde.

Du billard !

Tout cela ne va pas, bien sûr, sans quelques querelles de famille et de gros sou, Felix Trinidad l'a attaqué en justice pour dénoncer son contrat ; les bourses fantaisiques annoncées aux foules ébahies fondent comme neige au soleil lorsque Don King a effectué le quelques retenues qui s'imposent. Le record à battre restant celui établi par Tim Witherpoon qui touchera 90 000 dollars sur le million promis. La sœur de Gerard McClellan, grièvement blessée en combat, l'accuse de ne pas avoir reversé le montant de la police d'assurance (encore !).

Bagatelles !

Don King est riche, il est noir et il a une grande gueule, trois bonnes raisons de voir se multiplier les critiques, il ne manque pas, d'ailleurs, de hurler au racisme chaque fois qu'il est l'objet de l'attention du FBI, et de distribuer quelques quintaux de dinde (deux dollars le kilo) aux enfants de ghetto pour assurer sa popularité lorsque celle-ci connaît un passage à vide. C'est de bonne guerre. Don King est, peut-être, comme beaucoup le chuchotent dans son dos, un négrier cynique et un gangster, il est plus sûrement une espèce de Monsieur Ramirez branché sur Internet qui ne manque aucune occasion de vanter les vertus du libéralisme, un capitaliste astucieux qui a compris avant les autres l'avantage du « lobbying » et de la diversification (trois ou quatre championats par catégorie, cela fait trois ou quatre fois plus de cash qui circule) et l'importance des médias qui ont tôt fait d'oublier la déontologie dont ils se réclament, lorsqu'il leur faut faire de l'audience. Si l'on veut avoir les mains propres, rien n'empêche, après tout, de ne pas traiter avec lui, mais il faudrait, pour cela, renoncer aux bénéfices que l'on en tire. Que faire ? Le peuple veut du sang et de l'image... Tous les pharisiens sont, en réalité, enchantés de le voir prendre sur lui tous les péchés du monde puisque l'on peut, ainsi, croire qu'ils ont, eux, les mains propres. Mieux encore, si certains (trust, mafia, réseau, multinationale) tirent les ficelles de ce pantin, ils peuvent se réjouir de posséder un leurre si voyant qu'il éblouit tous les médiatiques.

Lorsque King exhibe sur l'écran sa tignasse (en pétard) et ses bijoux (voyants), bien peu ont une pensée pour McClellan aveugle et gaga qui se débat dans la nuit avec une seule idée dans ce qui lui reste de cerveau : remonter sur le ring. C'est dommage ! Tous les boxeurs risquent la même chose.

C'est pour cela que beaucoup regardent alors qu'ils n'y sont pas obligés.

Prions pour que leur attente soit toujours remise...

Don(s)

« Les boxeurs doués naturellement, ça n'existe pas !
Les danseurs s'entraînent, les artistes répètent,
même les fous essaient de s'améliorer. »

Joe Louis

Un soir (à La Teste), après que j'eus gagné (assez brillamment) contre un adversaire pas trop mauvais*, un type m'a demandé pourquoi je ne passais pas « pro ». Dans un premier temps, j'ai été surpris, je n'avais jamais envisagé l'hypothèse, dans un deuxième temps, j'ai été flatté (jeune, j'étais assez couillon). Ensuite, évidemment, j'ai oublié sa proposition puisque je n'avais aucune des qualités physiques et mentales pour la réaliser.

Bien sûr, aujourd'hui encore, je préférerais avoir été champion du monde que prix Goncourt, le problème étant que l'on n'est pas toujours doué pour ce que l'on aime. Quand on fait du sport, on se rend vite compte que l'on ne réalisera pas ses rêves (on ne court pas très vite ni très longtemps, on ne saute pas très haut ni très loin, on ne frappe pas beaucoup, on encaisse mal), lorsque l'on écrit, c'est plus difficile, il y a toujours un type qui n'y connaît que dalle pour vous dire que ce que vous écrivez est « vachement beau ».

On connaît le résultat.

* Passé professionnel ensuite... sans beaucoup de succès.

Donoghue (Roger)

Quand, pour son premier combat au Madison Square Garden, on lui avait proposé d'affronter Roger Flores qu'il avait battu par K.-O. deux semaines auparavant, Roger Donoghue (26 victoires, 2 défaites, 1 nul) avait demandé : « Vous pouvez pas m'en donner un meilleur ? »

À la 46^e seconde du dernier round du combat les opposant, Donoghue a envoyé Flores (19 ans) au tapis, 3 jours après, Flores était mort.

Sur le ring, Donoghue n'a plus jamais rien fait de bon : 3 combats, 2 défaites dont une par K.-O. Même en dehors du ring, il a mis un moment à se remettre de cette soirée du 29 août 1951.

Des années plus tard, quand Budd Schulberg lui avait demandé : « Si ça s'était pas passé comme ça, tu crois que tu aurais pu être champion ? », Donoghue lui avait répondu : « J'sais pas... j'avais c'te peau d'Irlandais... j'coupais souvent... mais j'crois que j'aurais pu être un assez bon prétendant ! » Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, Budd Schulberg mettra les mots de Donoghue dans la bouche de Terry Malloy, le héros de *Sur les quais* : « J'aurais pu être un prétendant ! », c'est la phrase la plus connue du film d'Elia Kazan, celle que l'on répète quand le film est fini, que l'on sort dans la nuit et que l'on allume une cigarette en se prenant pour Marlon Brando... « [J'aurais pu être un prétendant !](#) »

Comme si ça ne suffisait pas, en lui racontant une histoire du « bon vieux temps », Roger Donoghue a soufflé à Norman Mailer le titre de l'un de ses livres : « Les vrais durs ne dansent pas » dans lequel l'écrivain raconte l'histoire du caïd et des trois boxeurs d'une manière tout à fait différente de celle que je connaissais :

- Tu te rappelles Frank Costello ? m'a demandé mon père.
- Le Roi de la pègre, j'ai répondu, admiratif.
- Un soir, Frank Costello et sa blonde, une gentille poulette, étaient assis dans une boîte de nuit avec Rocky Marciano, Tony Canzoneri et Tony « Two Tons » Galento... Tutti macaroni ! L'orchestre attaque, alors voilà mon Frank qui dit à Galento : « Eh, Two Tons, si tu faisais danser Gloria ? » Ça lui plaît pas trop à Galento.

Qui voudrait danser avec la poule du caïd ? Des fois qu'elle le trouve à son goût... « M'sieur Costello, vous savez bien que j'sais pas danser » qu'il dit Galento. « Pose-moi c'te bière et va donc en suer une par là-bas... j'suis sûr que tu vas très bien t'en sortir », qu'il dit Costello. Alors mon Galento se lève et voilà qu'il promène Gloria à bout de bras tout autour de la piste. Quand ils reviennent, Costello dit à Canzoneri que c'est à son tour de faire danser Gloria. Et puis arrive le tour de Rocky, Marciano se croit assez caïd dans sa partie pour appeler Costello par son petit nom et il lui dit : « Vous savez, M'sieur Frank, nous autres poids lourds, on vaut pas grand-chose sur une piste de danse... » « Va donc travailler ton jeu de jambes », qu'il lui dit Costello. Pendant que Rocky danse avec elle, Gloria lui glisse à l'oreille : « Eh, champion, fais-moi plaisir, vois un peu si tu peux pas convaincre Oncle Frank de danser avec moi ».

Bon, la danse est finie, mon Rocky, soulagé, reconduit Gloria jusqu'à leur table. Il se sent mieux, les autres sont moins inquiets, ils se mettent à asticoter le caïd en faisant gaffe... tu me comprends ? Juste un p'tit charre comme ça... prudent. « Eh, M'sieur Costello, qui y disent, allez M'sieur Costello pourquoi vous accordez pas une danse à vot' dame ? » « Oh oui, s'il te plaît, demande Gloria » « C'est votre tour M'sieur Frank, qu'ils disent. »

Et alors, conclut mon père, Costello secoue la tête : « Les vrais durs dansent pas », qui y dit comme ça.

L'air de rien, ça change tout.

Douglas (James « Buster »)

Ce soir-là, dans les bars de Colombus (Ohio), tout le monde* regardait le concours de *dunk* à la télé au lieu de la rencontre entre Mike Tyson et James Douglas, qui était pourtant né Windsor Terrace, c'est dire si ce combat enthousiasmait les foules ! La cote était à 42 contre 1 et il n'y avait qu'un casino de Las Vegas qui prenait les paris, c'est dire si le résultat était incertain ! Les types de l'Ohio ont tout raté et les bookmakers se sont collé le doigt dans l'œil ! Le 11 février 1990, au Tokyo Dome, James « Buster » Douglas bat Mike Tyson par K.-O. à la dixième reprise, causant la plus grosse surprise de l'histoire de la boxe ! En tous les cas, la plus coûteuse...

Don King avait pourtant soigneusement monté l'affaire, il avait fait l'impasse sur Donovan « Razor » Ruddock qui n'appartenait pas à son « écurie » et qui lui semblait pouvoir être une menace pour son protégé en pleine crise existentielle. Douglas, au contraire, semblait être la victime idéale juste avant que Tyson ne rencontre Evander Holyfield et rapporte la grosse galette. « Buster » est un bel athlète réputé pour ne pas trop aimer s'entraîner, pas très vaillant non plus : il a abandonné face à Tony Tucker qu'il dominait aisément. Tout cela sans compter qu'il a quatre défaites à son palmarès, dont trois avant la limite, et que Tyson à l'époque invaincu anesthésie tous ses adversaires, à plus forte raison lorsqu'ils sont « fragiles ».

Autant dire que c'était du tout cuit pour le Don et le Mike.

Patatras !

Tyson a beaucoup de poids à perdre, il passe son temps à baiser des putes, Greg Page l'a envoyé sur le cul à l'entraînement. Psychologiquement, Douglas n'est pas dans une meilleure passe que Tyson qui n'a toujours pas digéré son divorce avec Robin Givens, il vient de perdre sa mère, sa femme l'a quitté, mais il va puiser dans ses malheurs la motivation qui lui a toujours manqué.

Dès le 1^{er} round, le combat prend un tour inattendu, au lieu d'être terrorisé comme les précédents adversaires de Tyson, Douglas ne se laisse pas bluffer, il utilise calmement ses arguments, sa taille, son direct du gauche, ses uppercuts, et il se déplace judicieusement.

Au 5^e, « Buster » appuie ses coups, l'œil gauche de Tyson commence à enfler et le coin du champion du monde n'a même pas un « Enswell » sous la main, Taylor Smith, le *cutman*, en sera

réduit à appliquer de l'eau fraîche dans une capote anglaise sur l'œil de son patron... autant dire cautère sur une jambe de bois.

Au 6^e, au 7^e, au 8^e, le scénario est le même : Douglas, bien à l'abri de son long jab, empêche Tyson de lui rentrer dedans, il double ses gauches, envoie sa droite et... il touche.

Fatalitas !

À la fin du round, le champion réussit un superbe uppercut à la mâchoire de Douglas qui dégringole...

L'arbitre le compte, Douglas l'écoute attentivement, l'air plus vexé que sonné.

À 8, il est debout.

À 9, il reprend le combat.

Il lui reste 5 secondes à tenir.

Don King, assis à la droite de Donald Trump, a sauté de son fauteuil comme un diable de sa boîte, il s'est mis à hurler comme un dément à l'intention de José Sulaiman, le président de la WBC et de l'arbitre : « Regardez ce que vous avez fait ! Qu'est-ce qui m'a foutu cet arbitre... où vous avez été le chercher ? Arrêtez le combat ! Le combat est fini ! Ce type est "out", vous deviez le compter "out !" » Il est exact qu'Octavio Meyran a compté lentement, mais si Douglas a passé treize secondes à terre, c'est la faute du chronométrateur qui a réagi en retard plutôt que de l'arbitre. Don King a essayé, sans succès, de raviver la polémique du « Long Count » ; comme le veut le règlement, « Buster » s'est réglé sur l'arbitre. Point barre.

Au 9^e round, non seulement Douglas avait complètement récupéré, mais il accablait Tyson de séries au visage et s'il n'y avait pas eu les cordes pour le soutenir, le champion aurait été à terre et la messe aurait été dite plus tôt.

Au 10^e, le challenger a encaissé sans broncher une droite d'Iron Mike, il a touché Tyson en uppercut, il a suivi... droite ! gauche ! droite... gauche pour finir et l'impensable s'est produit, Tyson était à terre, sa seule préoccupation : ramper à quatre pattes pour récupérer son protège-dents. Les boxeurs sonnés ont quelquefois des obsessions de ce genre : « Mais qu'est-ce que j'ai bien pu foutre de ce putain de protège-dents ? » Mike a fini par se le planter de guingois entre les dents, les yeux dans la vague, la conscience voguant loin dans les limbes.

À 8, il a essayé de se relever (pour quoi faire ?), à 9, il était debout titubant. Octavio Meyran a mis 14 secondes à le compter « Out ! » Après 39 mois de règne, après 37 combats victorieux, « Iron Mike » venait de perdre son titre et de subir sa première défaite. James « Buster » Douglas était, sans contestation possible, le nouveau champion du monde et Don King était baisé : Tyson était hors-circuit, Evander Holyfield échappait à son contrôle, Douglas allait rompre le contrat qui les liait et la Justice lui donnerait raison de le faire. Le prochain championnat du monde entre « Buster » et « The Real Deal » aurait lieu au Mirage de Las Vegas sous le contrôle de son propriétaire, Steve Wynn.

Hélas !

24 millions de dollars pour le tenant, 8 pour le challenger, si Douglas conservait son titre, Steve Wynn lui proposait 35 millions pour la revanche contre Tyson. « Buster » a pensé que 24 millions lui suffiraient amplement, il est monté sur le ring avec 12 kilos en trop**. Après la pesée, Michael Katz a écrit : « La première chose dont James Douglas a besoin, c'est d'une bonne césarienne », Holyfield est parti dîner, Douglas s'empiffrer et sa cote (de bœuf) a encore dégringolé. Pas plus décidé à se battre qu'à sauver les apparences, « Buster » s'est couché au 3^e round sur la première droite crédible d'Evander Holyfield. Une fois à terre, la seule chose qui a semblé le préoccuper n'a pas été son protège-dents, mais plutôt de vérifier qu'il ne saignait pas, il s'est passé le gant sur le visage à trois reprises et, rassuré, il s'est laissé compter « Out ! » Avec l'argent, il est parti pêcher le gros dans les Îles en fumant des cigares gros comme son avant-bras. Quelques années plus tard, il pesait plus de 180 kilos et souffrait de graves problèmes de santé dus au diabète. Il décidera de revenir à la salle pour perdre ses kilos superflus, six ans plus tard, il fera un retour en demi-teinte au cours duquel il disputera 9 combats en 3 ans (8 victoires, 1 défaite), avant d'arrêter les frais.

On a toujours tendance à sous-estimer les mérites de James Douglas, d'en faire un accident de l'histoire, une parenthèse saugrenue, ce qui est un défaut de jugement, le même qui a conduit Tyson à la catastrophe. Lorsque « Buster » laissait tomber les nourritures terrestres, c'était un très bel athlète de 1 mètre 92 avec une envergure respectable de 2 mètres 11, et un bon boxeur avec un superbe direct du gauche. Avant de rencontrer Tyson, il avait battu des poids lourds comme Greg Page ou Oliver McCall et son combat contre « Iron Mike » démontre quel magnifique boxeur il aurait pu être s'il avait toujours été sérieux et moins gros lorsqu'il le fallait.

* Exception faite de Billy « Dynamite » Douglas, son père, et de son oncle.

** On l'aurait vu, au sauna, commander un *room-service*.

Doyle (Jack)

Géant irlandais célèbre pour sa dalle en pente et ses talents de ténor. Le « Gorgeous Gaël » adorait les femmes et les femmes l'adoraient : il a cassé la gueule à Clark Gable pour lui soulever Carole Lombard ; les Dodge ont dû lui envoyer quelques hommes de main pour le dissuader d'épouser Delphine, l'héritière de la fortune familiale ; sa deuxième femme, [Movita Castaneda](#), lasse de ses frasques et de se faire traîner par les cheveux lorsqu'il avait bu, l'a quitté pour épouser Marlon Brando, bien connu comme engin de tout repos.

Sur le ring, il était nul, spécialiste du coup bas et souvent saoul ; dans la vie, il était gai, généreux, ivre du matin au soir. De retour en Irlande après quelques combats désastreux, il eut des hauts, il eut des bas, un jour, il dormait dans sa voiture, le lendemain, tournée générale ! il avait gagné aux courses, un jour il s'affichait avec Diana Dors, le lendemain, il était condamné à cinq livres d'amende pour avoir volé un fromage dans un supermarché.

Il est mort le 13 décembre 1978 d'une cirrhose du foie à l'hôpital Sainte-Mary de Paddington. À Cork, alors qu'il était oublié de tous, des milliers de personnes ont assisté à ses obsèques.

Ses talents, il les avait gaspillés... tous, et sans aucun regret.
« À quoi ça sert d'être irlandais, si on peut pas être con ? »

Doyle (Jimmy)

Le jeune métis sera le premier boxeur à mourir après un championnat du monde. Le 24 juin 1947 à l'Arena de Cleveland, il rencontrait Ray Sugar Robinson, le tenant du titre des poids welter ; à la huitième reprise, le crochet gauche de Robinson l'étendit raide. Jimmy Doyle mourra quelques heures après avoir été admis au Charity Hospital.

Il avait 22 ans.

La veille du combat, Robinson avait rêvé qu'il tuait Doyle et ne voulait pas boxer, les organisateurs, avec l'appui d'un prêtre, réussirent à le convaincre de monter sur le ring.

Ray versera cinquante dollars par mois pendant dix ans pour que la mère de Jimmy Doyle achète la maison que son fils lui avait promise. À Samuel Gerber, le coroner chargé de l'enquête qui lui demandait : « Voulez-vous occasionner des ennuis à Jimmy Doyle ? », Ray répondra : « Mais Monsieur, c'est mon métier de le faire. »

Drago (Ivan)

Même pour un boxeur de l'ère soviétique*, le « Taureau sibérien » pouvait se targuer d'un palmarès amateur impressionnant** (101 combats, 100 victoires toutes obtenues avant la limite), médaillé d'or aux Jeux olympiques, il culminait à 1 mètre 96 et pesait un peu moins de 120 kilos.

Pour sa première confrontation avec la sphère professionnelle, Ivan Drago rencontrait, en exhibition, Apollo Creed, l'ancien champion du monde poids lourd alors âgé de 42 ans et dont le milieu considérait à juste titre qu'il était temps pour lui de raccrocher les gants. Bien lui aurait d'ailleurs pris, cette « exhibition » allait rapidement se transformer en un véritable combat et se conclure par une issue dramatique puisqu'Apollo Creed trouvera la mort des poings d'un Ivan Drago aussi peu loquace à l'annonce de l'issue fatale (« S'il est mort, il est mort ! ») qu'il ne l'avait été en conférence de presse (« Toi, perdre ! »). Rocky Balboa, le promoteur de l'exhibition Drago/Creed, ira jusqu'à Moscou pour venger son ancien adversaire et, même s'il finira par se débarrasser du « Taureau sibérien » par K.-O. à la dernière reprise, il reviendra d'URSS fortement diminué, ce que l'on peut aisément comprendre étant donné le nombre et la puissance invraisemblable des coups encaissés.

À la chute de l'Empire soviétique, Ivan Drago pourra « réellement » passer professionnel, entraîné par Sergeï Igor Rimsky et Manuel Vega, il disputera 31 combats, tous gagnés avant la limite. Marié à Ludmilla Vobet, double médaillée d'or olympique en natation (qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Brigitte Nielsen, l'ex-femme de Sylvester Stallone, le réalisateur des *Rocky*), même si pour des raisons politiques, Ivan Drago ne remportera qu'une partie du titre mondial, le « Taureau sibérien » sur lequel pèsent des soupçons de dopage « insistants » préfigure les frères Klitschko. Suivant des rumeurs persistantes, il semblerait qu'il puisse sortir de sa retraite pour affronter Adonis Creed, le fils d'Apollo Creed.

On peut facilement imaginer la tension dramatique sur le ring si ce combat se concrétise, ce dont, pour ma part, je ne doute pas, puisqu'il n'est rien d'impossible au *boxing show business*, surtout si l'on se figure les intérêts financiers en jeu !

* Pour mémoire : Vyachislav Lemeshev compte 103 victoires sur 111 rencontres,
Valery Popochenki victorieux 200 fois en 213 rencontres,
Rufat Riskiyev a disputé 189 combats, 174 victoires.

** Il n'y a guère que Vasyl Lomachenko qui puisse lui être comparé :
397 combats, une seule défaite.

Dridi (Mohamed)

« J'ai été un môme en colère, je suis devenu un adulte furieux. J'ai tout de même figuré au "Top 10" du grand banditisme, notre hit-parade à nous, les voyous. J'ouvrais souvent la boîte à gifles et j'avais le coup de poing ravageur. La boxe m'a sauvé, d'ailleurs. Champion du monde de *kick-boxing*, mine de rien [...] Maintenant je tourne des films et je flirte avec la jet-set », écrivait-il en préface de son autobiographie *Momo le turbulent, de la voyoucratie à la jet-set*, publiée en 2004 chez Michel Lafon. Mohamed Dridi avait fait l'acteur dans plusieurs séries et téléfilms (*Joséphine ange-gardien*).

Retrouvé mort par balle dans son appartement de Palavas-les-Flots.
Il avait 48 ans.

Drogue(s)

Pour les sportifs, la drogue est soit le moyen d'améliorer leurs performances (pour être « up »), dans ces conditions, elle se confond alors avec les produits dopants, soit celui de s'imaginer vivre (lorsqu'ils sont « down ») les mêmes sensations que celles que leur procurait le sport. On peut

s'imaginer la décharge d'adrénaline procurée par cent mille personnes scandant votre nom et le manque lorsqu'ils scandent le nom d'un autre.

Duk-koo (Kim)

*Watchin' an old fight film last night
Ray Mancini and Duk-koo Kim
The boy from Seoul was hangin' on good
But the pounding took to him*
Mark Kozelek

Le Sud-Coréen n'avait que 19 combats à son palmarès mais il n'avait subi qu'une seule défaite et n'avait concédé qu'un seul match nul, il était classé challenger N° 1 par la WBA. Il avait 23 ans, pas beaucoup d'expérience et peu de références lorsqu'il s'est envolé pour les États-Unis, mais il était classé challenger N° 1 par la WBA. Avant de s'envoler pour les États-Unis, il n'avait jamais quitté la Corée, mais il était classé challenger N° 1 par la WBA ; il n'avait affronté que des boxeurs asiatiques avant de se retrouver sur le ring face à Ray « Boom Boom » Mancini, d'où son classement WBA : N° 1.

Kim Duk-koo voulait s'en sortir, il avait été boulanger à Sokcho avant d'être soudeur à Séoul et puis boxeur. Il était tombé amoureux de Young Mee Lee, il l'avait épousée, elle était enceinte de deux mois. Il avait 23 ans. Quand il s'est levé de son tabouret pour entamer la quatorzième reprise, il avait les deux yeux quasiment fermés, mais Mancini en avait un et demi dans le même état. Lors de la minute de repos, ses hommes de coin lui ont dit : « Tu vas l'avoir, il en peut plus ! », ce n'était pas vraiment faux, les deux hommes s'étaient livrés une furieuse bataille, pas beaucoup d'esquives et beaucoup de coups. Bruce Transpler, le *matchmaker* de Bob Arum, pouvait être satisfait, le combat tenait ses promesses et bien davantage, finalement ce N° 1 venu d'on ne sait où n'était pas loin d'en être un. Kim Duk-koo a dit : « Je vais le faire ! » à ses hommes de coin, ce seront ses dernières paroles. Une droite de Boom-Boom comme le Sud-Coréen en avait encaissé des douzaines depuis une demi-heure et il s'écroule en arrière, il essaie de se relever en s'aidant des cordes du ring, mais l'arbitre l'arrête.

Kim Duk-koo est descendu du ring sur une civière... le sang ! le sang ! le sang ! quatre jours de coma et puis la mort au Desert Springs Hospital de Las Vegas.

Sur un miroir de sa chambre d'hôtel, il avait écrit : « Tuer ou être tué ».

*When they asked him who was responsible
For the death of Duk Koo Kim
He said, "Someone should have stopped the fight, and told me it was him."
They made hypocrite judgments after the fact
But the name of the game is be hit and hit back*
Warren Zevon

Le pire, c'est que personne n'est vraiment responsable de la mort de Kim Duk-koo, si ce n'est la boxe elle-même dont la règle est : en prendre et les rendre. Le combat n'était a priori peut être pas tout à fait équilibré entre un boxeur sans grande expérience du très haut niveau et le champion en titre, mais Mancini lui-même n'avait que vingt-cinq combats, il avait disputé un seul combat en quinze rounds contre Alexis Argüello et il l'avait perdu à l'avant-dernière reprise. Le courage et la résistance de Kim Duk-doo avaient largement comblé son handicap initial ; s'il n'a jamais vraiment été en danger, Mancini a été malmené à plusieurs reprises, il finit le combat très marqué et visiblement très soulagé d'en avoir terminé. L'arbitre n'est pas réellement fautif non plus, il arrête le combat aussitôt qu'il serait dangereux de le prolonger. Sans cette fin tragique, le combat serait resté dans toutes les mémoires comme un très bon combat entre deux boxeurs courageux et

L'on aurait parlé de Kim Duk-koo comme d'une « révélation ». Une seule chose est discutable, le jeune homme s'est présenté au-delà de la limite des poids légers, il a donc dû perdre beaucoup de poids avant le combat qui s'est déroulé en plein soleil à l'extérieur du Césars Palace, mais la responsabilité en revient au boxeur sud-coréen et à son entourage.

La mort du jeune homme marquera suffisamment les esprits pour que les règlements soient légèrement modifiés pour éviter ce genre d'accidents, dont il faut rappeler qu'ils sont la réalisation ultime de ce à quoi tend la boxe : la mise hors de combat de l'adversaire. Les principales mesures prises par les fédérations seront : une visite médicale un peu plus approfondie (ce qui dans le cas de Kim n'aurait rien changé, il était en parfaite condition physique) ; les rings seront désormais équipés de quatre cordes par côté au lieu de trois (ce qui dans le cas de Kim n'aurait rien changé, il a encaissé le dernier coup au centre du ring) ; le compte debout a été institué (ce qui dans le cas de Kim n'aurait rien changé, il n'y avait aucune raison que l'arbitre l'arrête pour le compter huit) et, dernière mesure adoptée en 1982 par la WBC, en 1987 par la WBA et l'IBF : fin des championnats du monde en quinze reprises, leur durée étant désormais fixée à douze rounds. Certains puristes se sont d'ailleurs élevés contre cette mesure en arguant du fait que les trois derniers rounds étaient « les rounds des champions », que l'histoire aurait été différente si cette mesure avait été appliquée : Ray Sugar Leonard n'aurait pas battu Tommy Hearn par arrêt de l'arbitre à la 14^e reprise et Rocky Marciano, dominé par Jersey Joe Walcott, qu'il battra par K.-O. lors du 13^e round sur UN seul coup, ne se serait pas retiré vaincu.

Les suites de ce combat dramatique ne le seront pas moins : le 29 janvier 1983, Yang Sun Nyo, la mère de Kim Duk-koo, se suicidera en avalant un flacon de pesticide cul-sec ; le 1^{er} juillet 1983, Richard Greene, l'arbitre du combat, se tuera en se tirant une balle dans la tête.

Sept mois après la mort de Kim Duk-koo, son fils Chi Wan Kim est né à Séoul ; devenu chirurgien-dentiste, il a accepté de rencontrer Ray Mancini pour le tournage d'un documentaire sur la vie de « Boom-Boom » intitulé *Un bon fils*, le film tourné en Corée sur la vie du père de Chi Wan Kim a pour titre : *Le tigre qui ne pleurerait jamais*.

Duarte (Frankie)

À 13 ans, il a commencé par la colle à Rustines, un an après, il s'est mis aux amphètes, un an plus tard, il a essayé la marijuana et l'alcool et ça lui a bien plu. De temps en temps, pour se changer les idées, il a essayé l'héroïne, le PCP et le LSD.

Et la boxe.

À 26 ans, il arrête sa carrière après un combat désastreux contre Rolando Navarrete à Honolulu.

– Une semaine avant le combat, j'étais bourré... pour me filer la pêche, j'ai pris un peu d'acide !

À 29 ans, il la reprend... sobre !

– Je me rappelle... j'étais dans un rade de Redondo Beach... j'ai décidé d'arrêter. Tout seul... d'un seul coup, les Alcooliques Anonymes, c'était pas mon truc... j'avais pas envie de raconter ma vie à des poivrots ! J'avais pas une chance, soi-disant, d'y arriver tout seul... n'empêche, j'ai tenu.

Et le plus fort, c'est que la deuxième partie de sa carrière que l'on imagine catastrophique sera loin de l'être.

Alors qu'il avait perdu par K.-O. face à Alberto Davila, dix ans plus tard, couvert du sang de Davila, il inverse le résultat ; il manque battre Richie Sandoval, champion du monde des poids coq, dans un combat sans enjeu et finit par perdre son dernier combat face à Daniel Zaragoza pour le titre des super-coq.

Il a 35 ans, plus de jambes, encore toute sa tête, il est temps d'arrêter.

Sagement, il arrête.

Il est coiffeur du côté de Venice.

D'après ses clients, le « Brad Pitt mexicain », c'est lui !

Duff (Mickey)

« Vous pouvez amener un boxeur ordinaire à sembler extraordinaire, c'est facile de construire un palmarès, il faut juste faire rencontrer à votre boxeur des boxeurs de qualité inférieure. J'ai managé des types qui avaient trente ou quarante combats sans une seule défaite. Le problème, c'est qu'un jour ou l'autre, il faudra que votre boxeur rencontre un vrai boxeur, c'est à ce moment-là que vous réalisez qu'il vaut mieux être le manager de Frank Sinatra plutôt que celui d'un chanteur de Bar Mitzvah. »

Dundee (Angelo)

Son nom est inséparable de celui de Muhammad Ali, à tel point que l'on a tendance à penser qu'Angelo Dundee ne s'est occupé *que* du « Greatest* », c'est loin d'être le cas, il s'est même occupé d'adversaires d'Ali comme George Foreman ou Jimmy Ellis (lorsqu'il a rencontré... Ali !)

Né à Philadelphie, formé au Stillman's dans l'ombre de Ray Arcel et Chickie Ferrara, il suivra son frère aîné en Floride, ensemble ils ouvriront à Miami le Fifth Street Gym. Né Angelo Mirana, son premier champion du monde, Carmen (Carmine) Basilio, était d'origine italienne comme lui. Tout au long de sa carrière, il travaillera dans le coin de seize d'entre eux, dont Ray Sugar Leonard (« Le Petit Ali »), Luis Manuel Rodriguez, Willie Pastrano, Sugar Ramos, Ralph Dupas et José Nápoles.

Angelo Dundee n'était pas seulement un très bon entraîneur capable d'inventer des enchaînements inédits pour ses boxeurs, mais aussi un type intelligent capable d'évaluer à la perfection les adversaires de ses boxeurs**, de les motiver lorsque c'était nécessaire***, de prendre la bonne décision au bon moment et de tricher quand il fallait tricher.****

S'il y avait quelque chose à lui reprocher, ce serait, sûrement, de ne pas avoir suffisamment protégé Muhammad Ali à la fin de sa carrière, mais face à Herbert Muhammad et aux Musulmans noirs, contrairement à tout ce qu'il déclarait, il n'avait pas vraiment la main.

Mort peinard à Tampa (Floride) le 1^{er} février 2012 à 90 ans.

* C'est-à-dire lui a laissé faire n'importe quoi
puisque le « n'importe quoi » lui réussissait à la perfection.

** Il ne voulait pas que Luis Manuel Rodriguez rencontre Curtis Cokes,
l'entourage de Luis Manuel Rodriguez ne l'a pas cru, Cokes a gagné.

*** Il obligera Cassius Clay à reprendre le combat contre Sonny Liston
alors même que Clay voulait abandonner.

**** L'épisode du gant volontairement abimé lors du combat
Cassius Clay/Henry Cooper est dans toutes les mémoires.

Dundee (Chris)

Frère aîné du précédent, né en 1907 à Philadelphie. Avant de devenir un promoteur « indépendant », il a commencé à travailler en réglant 20 % sous la table à Frankie Carbo... comme tout le monde devait le faire s'il voulait continuer à ne pas avoir d'ennuis.

Il ouvrira le *Fifth Street Gym* à Miami avec son frère au début des années 50 tout en organisant des combats au Miami Beach Auditorium.

Victime d'une attaque, lui qui était aussi volubile que Groucho Marx restera muet comme Harpo les dix dernières années de sa vie.

Dupas (Ralph)

Comme Willie Pastrano, avec qui il était copain, Ralph Dupas, « Le Fantôme cajun », est né à la Nouvelle Orléans, comme lui, il a été entraîné par Angelo Dundee, comme lui, il ne frappait pas beaucoup : sur 106 victoires, il n'en a remporté que 19 avant la limite. Il a été champion du monde super-welter du 29 avril au 7 septembre 1963 ; il a perdu 2 fois face à Emile Griffith ; il avait sûrement gagné son combat contre un Robinson atteint par la limite d'âge ; Angelo Dundee a dit de lui qu'il était le boxeur le plus poli avec lequel il ait jamais travaillé.

Bien qu'il ait été un boxeur plutôt défensif, il a souffert les dernières années de sa vie de *dementia pugilistica*, faute en partie à son manque de frappe : il a passé 1135 rounds sur le ring (l'équivalent de 56 heures) et ce depuis l'âge de 14 ans, il avait menti sur son âge pour subvenir aux besoins de ses six frères et de ses trois sœurs qui vivaient entassés dans deux pièces du French Quarter. Faute aussi, bien sûr, à son métier.

Dupree (« Champion » Jack)

Pianiste de blues et de boogie-woogie. Encouragé par Joe Louis, il disputera 107 combats amateur (il a enregistré quasiment autant de disques) et gagnera les *Golden Gloves* (mais aucun disque d'or).

Duran (Roberto)

*Has anybody here seen Roberto Duran ?
I meet him once, yeah ! I shook his hand
I looked in his eyes and now I understand
The love and the anger in the eyes of Roberto Duran*
Tom Russell

Panama ! Un canal et deux légendes : Panama Al Brown et Roberto *Manos de piedra* Duran.

Deux boxeurs.

Al Brown, le poids coq géant, l'amant de Jean Cocteau, le premier champion du monde hispanique, le vainqueur le plus rapide de l'histoire : quinze secondes (décompte de l'arbitre compris !), mais aussi le cocaïnomane, la folle, l'épave morte de tuberculose à Harlem où il servait de *sparring-partner* pour un dollar le round. Son cercueil trimballé par ses copains de biture fera la tournée des bouges deux jours durant.

Et Duran !

« J'suis pas Dieu, mais pas loin ! »

La mère de Roberto, Clara Samaniego, aura neuf enfants de quatre pères différents, celui de Roberto serait un soldat américain d'origine mexicaine. Comme ses frères et sœurs, Roberto est né à El Chorillo, un bled pourri où le taudis pullule et où seuls survivent les indomptés.

Les filles seront putes, les garçons, cireurs de chaussures.

Roberto cire les chaussures et se bagarre avec tous ceux qui veulent essayer de le tuer, à huit ans il est déjà au gymnase pour apprendre à tuer tous ceux qui veulent, encore, se bagarrer avec lui.

Il peint des bicoques pour un dollar la journée quand Plomo Quiñones, son futur entraîneur, lui demande si pour vingt-cinq dollars il veut faire un combat. « Faut que je tue qui ? » lui répond Roberto.

Il sème la terreur chez les poids légers. Il jette contre les murs les chats noirs qui croisent son chemin. Avant ses combats, il égorge un poulet dans la baignoire pour que Babalu le protège, après, il ne se douche pas.

Roberto pue. Il s'en contrefout !

Il s'inonde de parfum...

Comme les rois d'antan.

29 combats plus tard (27 victoires avant la limite), le 26 juin 1972, il s'empare du titre de champion du monde des poids légers en explosant (malgré la coquille de protection) le testicule droit de Ken Buchanan *après* que le gong a sonné.

Lorsqu'on lui demande, l'Écossais ne se prive pas de raconter la suite : « Trente ans plus tard, chaque fois que je pisse, je pense encore à ce fils de pute ! »

Curieusement, une fois sur deux, ça le fait rire. L'Écossais n'est pas rancunier...

Ses adversaires sont prévenus, enfermés sur un ring avec Roberto, ils risquent le pire : se faire éborgner (sa signature) ou se faire exploser une couille au moment où ils s'y attendent le moins.

Après sa victoire par K.-O. sur Ray Lampkin, Roberto met les choses au point : « S'il avait pris ma droite, c'est pas à l'hôpital qu'il serait, c'est à la morgue ! »

En dehors du ring, Duran n'est pas moins dingue que sur le ring : il boit comme un trou ; il baise toutes les femelles qui passent à sa portée, consentantes ou pas.

Entre deux combats, il s'empiffre de mangeaille et prend dix kilos... il débutera sa carrière en poids léger (limite inférieure : 58,967 kilos), il la finira en super-moyen (limite supérieure : 76,205 kilos), tout ça pour à peine 1 mètre 70.

Dans l'arrière-cour de sa maison de Panama City, il élève un lion ; il conduit sa Jeep à fond la caisse en écrasant la volaille sur les trottoirs ; il est l'ami le plus proche d'Omar Torrijos, le dictateur local.

Ceux qui l'aiment trouvent qu'il ressemble à Che Guevara, ceux qui le craignent trouvent qu'il a un faux air de Charles Manson.

Physiquement, Duran ressemble un peu aux deux.

Mais il ressemble, surtout, à Roberto *Manos de piedra* Duran : le plus grand poids léger que la terre ait jamais porté.

Il connaîtra sa première défaite des mains d'Esteban de Jesús*, mais il prendra sa revanche en battant le Portoricain par K.-O. à la onzième reprise en 1974 et un round plus tard en 1978.

Il gagne son premier combat contre Leonard, il perd le second en prononçant les deux mots que personne n'aurait jamais cru l'entendre prononcer : *¡ No más !*

Quand il revient à Panama, sa maison et celle de sa mère ont été mises à sac.

De quoi l'écoeurer définitivement ?

Plus jamais ?

Que non !

Duran continuera à se battre avec tous ceux qu'on lui présentera qui voudront bien se battre avec lui, et non pas danser comme un clown ou comme une gonzesse... Il sera servi : trois ans plus tard, il rencontrera un certain Marvin Hagler pour le titre des poids moyens (« M'a rien appris ! ») et, quelque temps après, Tommy Hearns pour celui des super-welters (« Le rideau est tombé sur une légende », *Boxing News*).

Il perdra contre les deux.

Aux points, et de peu contre Hagler ; nettement (K.-O. à la 2^e reprise) contre Hearns.

One más time !

Après avoir remporté une victoire surprise sur Iran Barkley qui faisait une tête de plus que lui, il rencontre Ray Leonard une troisième fois et perd la belle dans un combat qu'il vaut mieux oublier.

Prendre sa retraite ?

Et puis quoi !

Lorsqu'un journaliste osait lui demander pourquoi il n'arrêtait pas les frais, Duran répondait : « Le vent est vieux, mais il souffle encore ! »

Au total, il disputera 119 combats (103 victoires) et terminera sa carrière en 2001, à plus de 50 ans, en perdant aux points contre Hector « *Macho* » Camacho qui boxait encore dix ans plus tard.

Le rideau est vraiment tombé, seule demeure la légende.

* Condamné à la prison à perpétuité pour meurtre.
Roberto viendra l'embrasser dans sa cellule avant qu'il ne meure du sida, alors qu'il ignore tout du mode de transmission du virus.

Durham (Yank)

Entraîneur de Joe Frazier, certains disent qu'il obligeait ses poulains à boxer comme « Smokin' », ce qui ne semble pas vraiment se vérifier dans la mesure où il a été, aussi, l'entraîneur de Bob Foster, « Le Sheriff d'Albuquerque », « Gypsy » Joe Harris et Willie « The Worm » Monroe, dont le moins que l'on puisse dire c'est que leur style n'avait rien à voir avec celui de Smokin' Joe.

Duva (Lou)

Lorsque l'on est manager, il vaut mieux avoir la tête de l'emploi et Lou Duva avait la tête de l'emploi : des avant-bras de chauffeur-routier, profession qu'il a exercée quelques années, le nez d'un type qui a débuté dans d'obscurs *smokers* à 5 dollars le combat et qui, même si sa carrière n'a pas été très longue ni très brillante (6 victoires, 10 défaites), ne s'est pas épargné sur le ring.

Né à Little Italy le 28 mai 1922, mais assez vite immigré dans le New Jersey, le petit Lou a très rapidement travaillé pour ramener quelques dollars à la maison, pour récupérer, il dormait en classe. Après un bref passage dans l'armée, il travaille dans la restauration avant de créer sa compagnie de transports. Sa femme, Enes, l'encourage à se consacrer à sa passion, la boxe. Lou Duva deviendra l'un des entraîneurs les plus réputés du Stillman's avant de fonder sa propre salle, le Garden Gym. Copain de Sinatra et de Rocky Marciano, Lou Duva sortira son premier champion du monde (il en aura 19 au total), Joey Giardiello, lorsque ce dernier battra Dick Tiger le 7 décembre 1963. À la fin des années 70, son fils Dan monte « Main Events », une société de promotion qui se hissera assez rapidement au niveau des structures de Don King et de Bob Arum, les Duva deviennent les interlocuteurs privilégiés d'un diffuseur comme ESPN. Associé avec Shelly Finkel, Lou Duva organise le premier combat Hearns/Leonard... 40 millions de dollars à la clé. L'argent ne fait pas le bonheur, Enes est atteinte de sclérose en plaques.

En 1984, Duva signe les médaillés de Los Angeles ; en 1985, il est nommé manager de l'année, il lui suffit de signer un boxeur pour qu'il devienne champion du monde (Evander Holyfield, Pernell Whitaker, Vinnie Pazienza, Hector Camacho, etc.) ; en 1986, Enes décède, dix ans plus tard, son fils Dan meurt du cancer. Lou leur survivra longtemps, après avoir fait une crise cardiaque lors du combat Bowes/Golota, il est mort le 8 mars 2017. De vieillesse.

Dylan (Bob)



Il a écrit trois des meilleures chansons sur la boxe ou plutôt sur les boxeurs (Hurricane Carter, Davey Moore et [Cassius Clay](#)).

Bob Dylan est en tournée depuis la fin des années 60, à l'époque, il ouvrait le bal avec « Tell Me Momma » et le terminait par « Like a Rolling Stone ». D.A. Pennebaker a filmé tout ce qui se passait une fois Dylan et sa bande sortis de scène : les amphètes par poignées, les conférences de presse sans queue ni tête, les *jams* dans les chambres d'hôtel avec Robbie Robertson, son *sparring* préféré. Aujourd'hui, *the times are a' changin'*, il débute par « She Belongs To Me » avant d'embrayer sur « Fourth Time Around » et « Visions of Johanna », et chaque fois que son *Endless Tour* lui en laisse l'occasion, il va mettre les gants dans la salle du bled où il chantera le soir.

Ce type qui a failli réussir à faire interdire la boxe en Californie en écrivant « Who Killed Davey Moore ? » (sacrée meilleure chanson de tous les temps sur le thème du sport par *Sports Illustrated*) aurait fait de la boxe au lycée, a pris des cours avec Bruce « Mouse » Strauss et serait même propriétaire d'une salle à Santa Monica dont « Boom Boom » Mancini a dit que c'était la meilleure qu'il ait jamais fréquentée.